

Les médecins d'une ville industrielle de la Nouvelle-Angleterre : Lowell, Massachusetts 1866–1900

MARTIN TÉTREAUULT*

Cette note de recherche est consacrée à l'étude d'un groupe de médecins d'une importante ville industrielle de la Nouvelle-Angleterre durant la seconde moitié du XIX^e siècle. Nous tentons de jeter quelque lumière principalement sur les questions suivantes : l'origine, la formation, l'allégeance médicale, la participation aux associations professionnelles, ainsi que la présence des médecins dans certaines institutions politiques et financières. Enfin, nous essayons de cerner la place qu'ils occupent dans la presse locale.

This research note focuses on a group of doctors in an important industrial city in New England during the second half of the nineteenth century. The study attempts to shed light on their origins, formation, medical affiliations, participation in professional associations, and their presence in certain political and financial institutions. Finally, the author attempts to determine the place these doctors were given in the local press.

LOWELL A VU naître la révolution industrielle aux États-Unis au XIX^e siècle. Cette ville d'immigrants, dont une proportion appréciable vient du Québec, est spécialisée dans un seul domaine, celui de l'industrie textile. Comme presque toutes les villes industrielles de cette époque, Lowell a connu des problèmes aigus de santé publique. Ce nouveau domaine de la santé publique sera progressivement pris en charge par les membres d'une profession en voie d'ascension sociale : les médecins. Ce sont ces médecins de Lowell durant la seconde moitié du XIX^e siècle que nous étudions dans cette note de recherche. Qui sont-ils? À quelles allégeances médicales appartiennent-ils? D'où viennent-ils? Jouent-ils un rôle social ou politique quelconque? Enfin, que savons-nous de leur situation économique? Voilà les principales questions qui retiendront notre attention.¹

* Martin Tétréault est historien aux Archives nationales du Canada. Le présent article constitue une version remaniée d'une partie d'un chapitre d'une thèse de doctorat intitulée « La santé publique dans une ville industrielle de la Nouvelle-Angleterre : Lowell, Massachusetts, 1865–1900 » (Université de Montréal, 1985). Nous remercions notre collègue Antonio Lechasseur ainsi que les lecteurs du manuscrit pour leurs suggestions et commentaires.

¹ Soulignons les parutions suivantes concernant l'histoire des médecins aux États-Unis : John Duffy, *The Healers: A History of American Medicine*, Chicago, University of Illinois Press, 1979; John S.

Les médecins de Lowell

Il faut d'abord préciser que durant la seconde moitié du XIX^e siècle, la médecine traditionnelle classique, orthodoxe (dite encore allopathique) essuie de très nombreuses critiques, spécialement au chapitre de la thérapeutique. Cette contestation doctrinale donnera lieu à l'émergence d'un certain nombre de sectes médicales dont quelques-unes connaîtront une grande importance. Les plus importantes de ces sectes médicales américaines sont l'homéopathie, l'éclectisme et le thomsonisme.

Lowell compta près de 150 médecins d'allégeances diverses qui ont pratiqué entre 1866 et 1900. Nous avons d'abord reconstitué leur période d'activité respective à partir des annuaires de la ville². Cette source nous a permis de repérer le nom, le sexe, la date d'arrivée ainsi que l'allégeance médicale — allopathe (orthodoxe), homéopathe³, éclectique⁴ ou autre —

Haller, *American Medicine in Transition*, Chicago, University of Illinois Press, 1981; Martin Kaufman, *American Medical Education: The Formative Years, 1765-1910*, Westport, Greenwood Press, 1976; E. Richard Brown, *Rockefeller Medicine Men: Medicine and Capitalism in America*, Berkeley, University of California Press, 1979; et Paul Starr, *The Social Transformation of American Medicine: The Rise of a Sovereign Profession and the Making of a Vast Industry*, New York, Basic Books, 1982.

- 2 *Lowell Directory. Containing the City Record, Names of the Citizens, a Business Directory and a Variety of Miscellaneous Matter* (le titre varie), Lowell, Mass., Sampson and Devenport and Company (l'éditeur varie), 1866 à 1900.
- 3 Les homéopathes constituent la plus importante secte médicale américaine au XIX^e siècle. D'origine allemande (Samuel C. Hahnemann, 1755-1843), cette doctrine s'élevait contre la médecine classique à laquelle elle reprochait la violence de sa thérapeutique : abus de la saignée, de la purgation, de la visication, du mercure et du calomel. L'homéopathie reposait sur deux principes fondamentaux : comme durant la première moitié du XIX^e siècle l'essence même de la maladie est encore inconnue, la thérapeutique est essentiellement symptomatique, c'est-à-dire qu'elle combat d'abord et avant tout le symptôme. Hahnemann pose donc comme premier principe la « médecine des semblables » : *Similia Similibus Curantur* contrairement à la tradition galénique qui affirmait *Contraria Contrariis Curantur*. Les homéopathes croyaient que l'on pouvait parvenir à guérir le symptôme d'une maladie en donnant à la victime une dose infime de l'agent même de cette maladie; le second principe de l'homéopathie est celui de la loi des infinitésimales. En réaction contre l'administration de fortes doses de mercure et de calomel pratiquées par les médecins de son époque, Hahnemann croyait à l'efficacité de doses « infinitésimales » de l'ordre de 1/500 000 à 1/1 000 000 de grain. Cette posologie, source de toutes les railleries de la part des allopathes, avait surtout le mérite de soustraire la clientèle aux effets nettement dangereux du mercure. Les homéopathes connurent leur heure de gloire aux États-Unis entre 1840 et 1890. Regroupés en association dès 1844, l'*American Institute of Homeopathy*, les homéopathes jouissaient d'une certaine crédibilité auprès de la population.
- 4 Les éclectiques constituent une secte médicale américaine qui a eu son importance au XIX^e siècle. L'allopathe Wooster Beach (1794-1859) fonde cette nouvelle école aux États-Unis durant les années 1830. Comme leur appellation l'indique, les tenants de cette doctrine se situent à la croisée des courants contemporains. Souvent orthodoxes de formation, les éclectiques s'élèvent contre la thérapeutique dite héroïque, empruntent la notion de posologie infinitésimale aux homéopathes et prescrivent surtout une médication à base d'herbes comme les thomsoniens; mais sans renoncer à recourir occasionnellement aux minéraux. Enfin, une dernière allégeance médicale regroupe les thomsoniens : le système médical élaboré par l'américain Samuel Thomson (1769-1843) est relativement simple. L'auteur de ce système affirme grosso modo qu'il n'existe qu'une seule maladie, ou, en d'autres termes, toutes les maladies ont une cause unique : le froid. Le remède universel serait donc la chaleur. Aussi, la thérapeutique de Thomson se résume-t-elle aux bains de

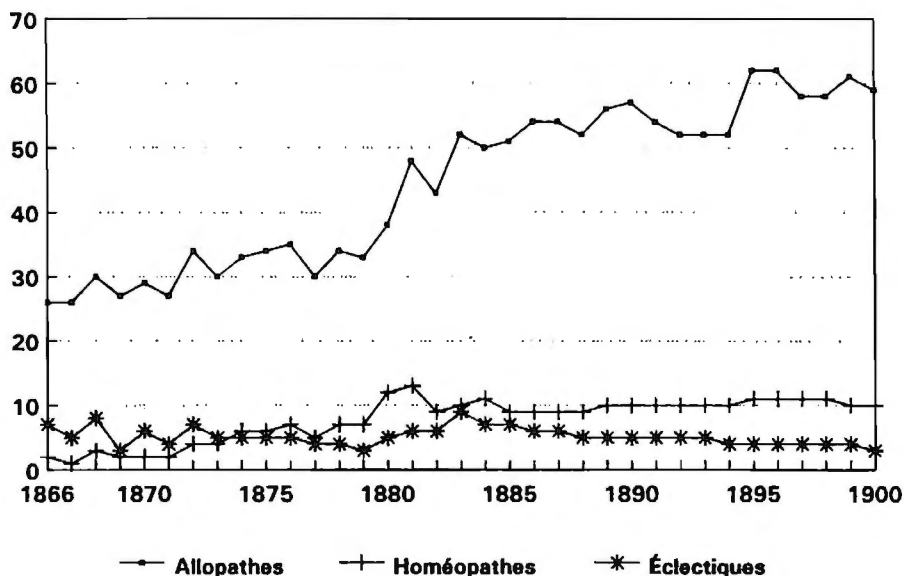


Figure 1 Nombre de médecins (selon les allégeances) à Lowell, Massachusetts, 1866–1900 (*Lowell Directory*, Sampson, Devenport and Company, 1866–1900)

de chaque médecin qui a pratiqué pendant au moins un an à Lowell. La mise en forme de ces renseignements nous permet ainsi de suivre l'évolution globale de la profession médicale de Lowell entre 1866 et 1900 (figure 1).

Si nous regroupons tous les médecins indépendamment de leur allégeance, nous constatons d'abord une progression marquée de leur nombre entre 1866 et 1880, puis un certain ralentissement de cette progression durant les 20 dernières années du siècle. En nombres absolus, on peut compter une cinquantaine de médecins dans les années 1860 et plus d'une centaine durant les années 1890. Cette progression suit de près l'évolution de la population totale de la ville. En nombres relatifs, Lowell compte un médecin pour 800 habitants à la fin des années 1860, elle en compte un pour 860 en 1900. Ainsi le rapport du nombre de médecins à la population totale est demeuré relativement stable durant toute la période qui nous occupe.

La constance de cette progression ne touche cependant pas les membres de toutes les allégeances médicales. La progression du nombre d'allopathes (orthodoxes) est constante : après une période plutôt stable entre 1866 et 1875, ceux-ci enregistrent une progression ininterrompue jusqu'en 1900. Les homéopathes, d'autre part, nettement moins nombreux que les précédents,

vapeur et aux diaphorétiques. Essentiellement à base d'herbes et de plantes, la médication de Thomson, sans être nocive, constituait, pour commettre un anachronisme, une « médecine douce » par rapport aux traitements de la médecine classique qui prescrivait toujours les minéraux dits « héroïques » comme le mercure. Notons que les frontières séparant ces différentes allégeances médicales sont souvent floues : entre 1840 et 1890, on observe souvent un certain va-et-vient entre les différentes sectes.

plafonnent autour de la dizaine pendant toute la période : entre 1880 et 1900, ils sont environ cinq fois moins nombreux que les allopathes. Le plus petit groupe de médecins est constitué des éclectiques. Ceux-ci parviennent difficilement à dépasser le nombre de six ou sept et leur importance décline régulièrement après 1883. Il est enfin un dernier groupe de médecins quelque peu disparate et que nous connaissons peu, c'est celui que l'annuaire de la ville amalgame sous l'étiquette « autres ». Cette dénomination ne regroupe pas nécessairement des charlatans. Il s'agit souvent d'allopathes en rupture de ban avec leur société médicale ou des médecins de passage.

L'étude des annuaires de la ville révèle également de fortes variations dans la périodisation de la pratique médicale selon les diverses allégeances. Les éclectiques (à l'exception d'un ou deux installés à demeure) ne restent à Lowell qu'en général d'un à cinq ans; les homéopathes ont des carrières nettement plus longues. Enfin, les allopathes représentent le groupe le plus stable. Règle générale, ces derniers s'installent à Lowell pour y pratiquer jusqu'à leur décès.

Soulignons enfin la présence d'une minorité de femmes dans la pratique médicale. Il est difficile de savoir qui elles sont au juste. Un certain nombre d'entre elles viennent à Lowell pour y pratiquer sous les étiquettes les plus diverses. Aux côtés de pionnières dans le domaine de la pratique médicale allopathique telles Rachel Allyn qui pratiqua de 1866 à 1883, Mary Hall de 1868 à 1887 et Hattie Hall de 1888 à 1896, un certain nombre de femmes offre leurs services sous l'étiquette de « botaniste » (qui signifie souvent éclectique), mais surtout de « clairvoyante ». Charlatanes? Faiseuses d'anges? Impossible de le savoir. Répétons que les portes de la majorité des écoles de médecine leur sont fermées et la médecine, comme le monde professionnel de l'époque, est un quasi monopole masculin.

Par ailleurs, les biographies et notices nécrologiques des médecins publiées dans la presse locale nous ont permis de reconstituer la carrière de 56 médecins qui ont pour un temps appréciable, pratiqué la médecine à Lowell⁵.

Le lieu de naissance d'abord. Un peu plus de la moitié de ces médecins (28 des 56) viennent de l'État du Massachusetts (dont 11 de la ville même de Lowell). L'autre moitié provient des États limitrophes. Notons une caractéristique importante : tous ces médecins proviennent de petites villes de la Nouvelle-Angleterre ou du Québec; aucun d'entre eux ne provient de Boston ou des capitales des États voisins. Les médecins de petites villes sont originaires de petites villes.

5 On retrouvera ces notices biographiques dans le *Lowell Daily Citizen and News*. Nous avons procédé à la vérification de ces renseignements en les comparant aux sources suivantes pour ne découvrir que des discordances minimes : David N. Patterson, *A Necrology of Physicians of Lowell and Vicinity, 1826-1898, Prepared for the Massachusetts North District Medical Society*, Lowell, Courier-Citizen Company, 1899; Leonard Huntress, « Lowell Medical », dans D. Hamilton Hurd, comp., *History of Middlesex County, Massachusetts, with Biographical Sketches of Many of its Pioneers and Prominent Men*, Philadelphia, J. W. Lewis and Co., 1890, p. 195-215; Edmund H. Parker, « Homeopathy », dans Hurd, *History of Middlesex County*, p. 216-225; et Frederick W. Coburn, « The Medical Profession — Older Physicians of Lowell », dans *History of Lowell and its People*, New York, Lewis Historical Publishing Company, 1920, p. 503-524.

Quant aux études médicales, on note que les plus vieux médecins de Lowell ont d'abord commencé à étudier la médecine en apprentissage auprès d'un médecin-précepteur. La durée de l'apprentissage ne fait l'objet d'aucune réglementation. Tous les médecins, ou plus précisément, tous les détenteurs d'un diplôme leur octroyant le titre de MD sont habilités à agir à titre de précepteur. Parmi les 56 médecins que nous connaissons mieux, nous savons que 15 d'entre eux ont d'abord été en apprentissage pour une durée variant entre un et deux ans, avant de s'inscrire par la suite dans une école de médecine⁶. Certains, comme Walter Burnham, John W. Graves et Moses W. Kidder, ont fait leur apprentissage auprès de leur père. L'hérédité professionnelle touche donc quelques médecins de Lowell.

Quant aux études médicales proprement dites, les médecins ont acquis leur formation dans une très grande variété d'institutions⁷. Sur les 148 médecins à avoir pratiqué à Lowell entre 1865 et 1900, 50 p. 100 ont étudié dans une école de médecine de la Nouvelle-Angleterre; près du tiers, 31 p. 100 (47 des 148) ont étudié au Massachusetts et principalement à l'école de médecine de Harvard (43 des 148), l'institution qui a formé le plus grand nombre de médecins de Lowell; 25 p. 100 des médecins ont étudié dans des universités de deux autres états du Nord : New York et Pennsylvanie. Signalons en outre que 12 p. 100 de ceux-ci (19 des 148) ont acquis leur formation dans des universités canadiennes du Québec et de l'Ontario. Enfin, une minorité de médecins de Lowell ira compléter sa formation médicale pendant une ou parfois deux années en Europe : A. W. Buttrick, L. Huntress et Moses Greeley Parker iront à Vienne, G. H. Pillsbury et G. Kimball à Paris.

Si nous considérons comme représentatif l'échantillon de 56 curriculum vitae de médecins que nous possédons, on peut établir à 25,6 ans l'âge moyen de l'obtention du diplôme. Cependant l'âge moyen de leur installation définitive est quelque peu plus élevé, soit 31,1 ans.

Les membres de la profession médicale de Lowell ne constituent pas, de toute évidence, un tout homogène. Au contraire, l'on observe de profondes différences au niveau de l'origine sociale, de la formation et de l'activité

6 Le système d'apprentissage en médecine sera graduellement abandonné aux États-Unis durant les années 1870.

7 L'enseignement théorique, dans la plupart des collèges médicaux, comprend uniquement deux semestres d'une durée de quatre mois chacun; généralement du début du mois de novembre au début du mois de mars. On y étudie l'anatomie, les éléments de la chirurgie, et surtout l'obstétrique. L'étude des maladies est ignorée. La physiologie et la chimie sont certes enseignées, mais d'un point de vue théorique, la plupart des écoles de médecine n'ayant pas de laboratoire. Sont carrément absentes du cursus, la pathologie et l'hygiène. Les étudiants ayant eu l'occasion de disséquer sont l'exception. La thérapeutique se résume souvent à la saignée ainsi qu'à l'administration de drogues souvent violentes. L'enseignement clinique est une chose exceptionnelle. Les rares médecins américains de la première moitié du XIX^e siècle à avoir reçu un enseignement clinique l'ont eu à l'étranger, principalement à Paris. Quant aux femmes du Massachusetts, elles avaient la possibilité de s'inscrire à l'Université de Boston. En effet, c'est là qu'en 1848 fut fondée la première école de médecine exclusivement consacrée aux femmes : la *Female Medical Education Society*, qui deviendra par la suite le *New England Female Medical College*, jusqu'en 1874 alors qu'il sera intégré à l'Université de Boston comme faculté de médecine homéopathique.

professionnelle. D'abord, au niveau de l'activité professionnelle, il y a la participation aux diverses associations médicales. La majorité des médecins de Lowell sont directement affiliés à une société médicale. Ainsi, les allopathes appartiennent tous à la *Middlesex North District Medical Association*⁸ et les homéopathes, au *Lowell Hahnemann Club* fondé en 1881. Outre ces regroupements d'allégeances, une minorité de médecins de Lowell est affiliée à des associations médicales et scientifiques nationales. Ainsi le docteur Nathan Allen, le révérend H. Wood et John Nesmit de Lowell comptent parmi les membres de l'*American Association of Social Science* qui réunit une longue liste d'intellectuels américains⁹. Les docteurs Nathan Allen, W. Bass, J. C. Irish, C. A. Savory et G. Kimball partagent le statut de membres permanents de la prestigieuse *American Medical Association* fondée en 1848¹⁰. Lowell compte enfin un membre de l'*American Gynaecological Society*. Le nombre de membres de cette dernière société médicale était alors limité à 100. Pour en faire partie, il fallait d'abord être médecin américain, s'adonner d'une manière particulière à l'étude et à la pratique de l'obstétrique et de la gynécologie et enfin soumettre un court mémoire devant le conseil des membres de l'association. Le docteur Gilman Kimball de Lowell, un des pionniers de l'ovariotomie, est élu président de cette association en 1882¹¹.

Certains médecins poursuivent une certaine activité intellectuelle et scientifique en étroite relation avec leur pratique médicale. Outre les travaux de Nathan Allen concernant la santé publique, les gynécologues L. Fox et J. H. Gilman publient régulièrement leurs observations sur des opérations chirurgicales dans le *Boston Medical and Surgical Journal*; Moses Greeley Parker a beaucoup publié sur la thermothérapie, une grande espérance de la médecine du XIX^e siècle et John Orne Green a probablement été le premier médecin de Lowell à rédiger des études pré-épidémiologiques. Deux de ses textes, « Small-pox in Lowell » et « Factory System in its Hygienic Relations », sont des classiques de la littérature médicale américaine¹².

Soulignons finalement qu'une minorité de médecins s'est consacrée au professorat. Ces incursions dans l'enseignement sont cependant de courte durée et se font surtout en début de carrière. Ainsi, J. G. Bradt, G. Kimball et C. A. Savory enseignent respectivement l'anatomie, la chirurgie et l'obstétrique pour des périodes de deux à quatre ans dans des écoles médicales de la Nouvelle-Angleterre. Parallèlement à leur pratique médicale,

8 Voir A. R. Gardner, « The History of Middlesex North Medical Society, 1844-1944 », *New England Journal of Medicine*, vol. 233, n° 2, juillet 1945, p. 29-33.

9 « Members of the American Social Science Association » *Journal of the Social Science Containing the Transactions of the American Association*, juillet 1874, p. 8-11.

10 « Permanent Members », *Transactions of the American Medical Association*, vol. 29, 1878, p. 827-828.

11 F. H. Brown, *The Medical Register for New England*, Boston, Damrell and Upham, 1895, p. 8. Les associations médicales, comme toutes les sociétés professionnelles de l'époque, regroupent des membres d'une même nationalité.

12 Voir *Boston Medical and Surgical Journal*, vol. 17, n° 21, décembre 1837, et *Medical Communications of the Massachusetts Medical Society*, vol. 11, art. 4, 1846.

deux médecins poursuivent l'enseignement de la médecine pour un temps appréciable : W. H. Lathrop enseigne pendant douze ans la physiologie à la *Detroit Medical School* avant de s'installer à Lowell, et Walter Burnham enseigne la chirurgie pendant quinze ans à la *Worcester Medical School*.

Si certains médecins en début de carrière arrondissent leurs revenus par l'enseignement, d'autres commencent à envahir, durant la dernière décennie du XIX^e siècle, à titre de professionnels de la santé, le domaine alors en pleine croissance de l'assurance sur la vie. Pas moins de huit médecins s'intègrent à titre d'examineur médical aux diverses compagnies d'assurances qui font affaire à Lowell. Observons qu'ils sont tous allopathes de formation. Certains comme E. Holt, F. Chadbourne et M. J. Meagher ne travaillent que pour une seule compagnie, alors que d'autres, tels W. A. Johnson et J. B. Field cumulent ces fonctions dans trois et même quatre compagnies différentes. Il est significatif d'observer que ces médecins sont recrutés parmi l'élite médicale de la ville. Notons aussi que six de ces huit médecins ont également une expérience en milieu hospitalier, soit au *Lowell General Hospital* ou au *St. John Hospital*; l'un est professeur d'obstétrique à l'Université de Boston, l'autre est directeur du Bureau de santé.

Certains médecins jouent également un rôle sur le plan politique. D'abord au niveau de l'État, le docteur John W. Graves est sénateur en 1851–1852, puis Walter Burnham, N. Edwards, W. Hoar et D. Holt sont à tour de rôle élus représentants du district de Middlesex à la législature du Massachusetts. C'est sur la scène municipale cependant, que l'on retrouve le plus grand nombre de médecins : on compte au moins six médecins à siéger à titre d'échevin au Conseil de ville et pas moins de 21 autres feront partie, à un moment ou un autre, de la Commission scolaire. S'il est à toute fin pratique impossible de déterminer leur rôle politique réel, on peut toutefois observer que leur présence dans ces institutions électives suggère un statut social certainement élevé.

Nous ne pouvons négliger la présence de certains médecins aux conseils d'administration des banques locales. L'étude de la composition sociale des conseils d'administration des banques locales révèle la présence de l'élite médicale de la ville. Si G. Kimball et H. Pillsbury sont respectivement directeur et président de banques à 250 000 \$ et 400 000 \$ en capital autorisé, des médecins tels Charles A. Savory et Nathan Allen sont les présidents de très importantes banques possédant quatre et cinq millions de dollars d'actifs¹³.

Enfin, quant à la situation économique des membres de la profession médicale, la liste des contribuables peut fournir quelques indices¹⁴. Cette liste énumère tous les propriétaires de Lowell payant 100 \$ et plus de taxes municipales par année. Nous avons procédé à deux coups de sonde à dix ans d'intervalle, soit en 1869 et 1878. En 1869 le taux de taxation est fixé à 16,80 par 1 000 \$ d'évaluation et sur les 45 médecins à pratiquer à cette date, 15 d'entre eux figurent sur la liste des payeurs de plus de 100 \$ de taxes municipales. En 1878, les noms de 18 médecins apparaissent sur la liste des

¹³ Voir Coburn, *The Medical Profession*, p. 523.

¹⁴ Cette liste des propriétaires payant plus de 100 \$ de taxes municipales par année est publiée dans les journaux de la ville par le *Board of Assessors*.

citoyens payant au-delà de 100 \$ de taxes à la municipalité, on observe également que certains médecins ont considérablement augmenté la valeur de leurs propriétés. La mise en rapport des deux listes illustre que ce sont les plus fortunés qui se sont d'avantage enrichis¹⁵.

La présence des médecins dans la presse locale

Il est par ailleurs intéressant de se pencher sur la manière dont les quotidiens et les hebdomadaires de Lowell percevaient les membres du corps médical. Bien que ces informations aient un caractère inévitablement ponctuel, elles possèdent néanmoins une grande valeur d'indice de la perception, des membres de la profession médicale dans une ville industrielle au XIX^e siècle.

La presse quotidienne fait d'abord écho aux principales nominations dans le monde médical local¹⁶ et annonce également la venue des médecins conférenciers¹⁷.

Les journaux ne manquent jamais de souligner la parution des dernières publications médicales des médecins de la ville. Les articles et communications du directeur du Bureau de santé, Nathan Allen, sont régulièrement rapportés et résumés dans le *Lowell Daily Citizen and News*¹⁸. Les quotidiens vont également souligner l'admission dans une école de médecine des apprentis (en provenance de Lowell)¹⁹.

Des médecins nouvellement arrivés à Lowell empruntent la voix des journaux pour offrir leurs services. Les journaux francophones de la ville se réjouissent de l'arrivée de médecins en provenance du Québec²⁰.

Vers la fin du XIX^e siècle, quelques rares médecins annoncent qu'ils se consacreront uniquement au traitement de nouvelles spécialités, tel ce J. D. Deslile, qui informe l'*Étoile* qu'il

a passé l'année dernière dans les hôpitaux de Paris et a étudié tout spécialement les nouveaux traitements des maladies des femmes, du nez, de la gorge, des

15 La valeur des propriétés de G. Kimball s'accroît de 26 594 \$ en 1869 à 38 759 \$ en 1878; celles de H. Pillsbury passent d'une valeur de 27 260 \$ à 39 854 \$ et enfin celles de D. Holt de 28 869 à 37 299 \$.

16 On annonce par exemple que tel médecin vient d'être nommé « City Physician », *Lowell Daily Citizen and News*, 10 janvier 1866, ou tel autre est nommé médecin-légiste du district, *Lowell Daily Citizen and News*, 22 juin 1877.

17 Par exemple, le secrétaire du *Massachusetts State Board of Health*, le docteur G. Derby, est invité à Lowell pour prononcer une conférence en janvier 1871 sur « Air and Some of its Relations to Health », *Lowell Daily Citizen and News*, 12 janvier 1871. Ou encore, cette femme médecin de Boston, Mary S. Blake, informe les femmes au cours d'une conférence intitulée « How to Secure the Best Physical Development for Women » en mars 1878, *Lowell Daily Citizen and News*, 5 mars 1878.

18 Voir *Lowell Daily Citizen and News*, 6 avril 1868, 17 février 1868, 23 avril 1870, 28 juin 1870, 6 octobre 1871 et 21 janvier 1882.

19 *Lowell Daily Citizen and News*, 21 juillet 1874 et 3 août 1875.

20 Ainsi, lorsqu'un docteur Lacerte ouvre un bureau à Lowell en 1890, *Le National* lui souhaite la bienvenue (*Le National*, 19 août 1890). D'autres médecins québécois arrivent à Lowell précédés de leur réputation : *L'Étoile* affirme que : « les mérites et les talents du Docteur De Cotret sont déjà connus ici. Qu'il soit le bienvenu » (31 mars 1887).

oreilles et de la vessie. Le docteur Deslile ne s'occupera que des maladies ci-haut mentionnées²¹.

Il est permis de croire que les médecins franco-américains jouissaient, à titre de membres de l'élite canadienne-française traditionnelle, d'une certaine considération au sein de la population francophone. Citons un court exemple, aussi banal que révélateur, de l'estime que l'on pouvait porter à certains médecins francophones. Lorsqu'un docteur Gagnon revient de son voyage de noces, ses compatriotes en font tout un événement :

Soixante personnes attendaient à sa résidence, des gens des professions, de la finance [et] du haut commerce, se trouvaient là pour le féliciter, lui faire force souhaits, [lui] présenter des adresses et [lui offrir] de nombreux cadeaux. Les nouveaux mariés sont à peine débarqués que commence la ronde des discours de circonstance. L'association musicale le Cercle Lavallée présente une corbeille à fruits en argent, ensuite c'est au tour du président du Cercle Canadien à offrir une canne à pommeau d'or. Les confrères du médecin sont également là²².

Habituellement les journaux présentent une biographie plus ou moins longue des médecins lowellois à l'occasion de leurs décès. L'étendue de la biographie est proportionnelle au prestige du médecin et elle est généralement précédée d'un bref hommage, soulignant les qualités morales du praticien.

La presse locale évite de prendre partie dans les querelles des doctrines médicales et ne boude ni les homéopathes, ni les éclectiques. Ainsi, on annonce que le docteur Daniel Holt de Lowell a été élu *ensor* de la *Massachusetts Homeopathic Society* de Boston en avril 1868²³. On souligne également quelques élections à la tête des sociétés médicales homéopathiques du comté²⁴, ou encore, la création d'une société médicale homéopathique à Lowell, le *Hahnemann Club*²⁵. Les éclectiques ne sont pas non plus négligés²⁶.

Les journaux parlent des médecins pour souligner leurs succès opératoires, mais pas n'importe lesquels. Une seule opération chirurgicale soulève l'intérêt de la presse lowelloise, par son caractère hautement risqué, c'est l'ovariotomie. Le docteur Walter Burnham de Lowell fut du reste l'un des premiers médecins américains à pratiquer cette opération²⁷.

21 *L'Étoile*, 30 mai 1895.

22 *L'Étoile*, 13 juin 1889.

23 *Lowell Daily Citizen and News*, 9 avril 1868.

24 *Lowell Daily Citizen and News*, 24 juillet 1879.

25 Voir le *Lowell Daily Citizen and News*, 6 et 23 novembre 1881.

26 Voir le *Lowell Daily Citizen and News*, 5 juin 1868 et 5 juin 1869.

27 Durant les années 1860, on se rappelait encore l'époque où le docteur Burnham avait pratiqué sa première ovariectomie à Lowell en 1846, contre l'assentiment de plusieurs de ses confrères, sur la personne d'une catholique dont le curé avait menacé de poursuivre le mari si celui-ci autorisait l'opération; voir Milbrey Green, « A Sketch of Obstetrics and Gynaecology in America », *Transactions of the Massachusetts Eclectic Medical Society*, vol. 1, juin 1880, p. 826-827. Ainsi,

Les guérisseurs itinérants

Dans le paysage sanitaire de la seconde moitié du XIX^e siècle, il est un groupe de guérisseurs, composé d'éléments disparates, voire hétéroclites, dont la presse médicale a abondamment parlé : ceux que l'on peut regrouper sous l'étiquette de charlatans. Frappés d'ostracisme par les médecins de toutes les allégeances, copieusement décriés par la presse médicale, les charlatans et guérisseurs de tout acabit, ratissent le territoire de la Nouvelle-Angleterre jusque dans les années 1880. Ces soignants itinérants s'amènent dans une ville, s'offrent d'abord une publicité dans les journaux locaux, indiquant leur nom, leur(s) spécialité(s), leur provenance (toujours une grande ville, New York le plus souvent) et retiennent une chambre dans un hôtel de la place.

Les phrénologues (ceux qui prétendaient étudier le caractère et les fonctions intellectuelles d'après la conformation externe du crâne) ont probablement constitué le plus important groupe de guérisseurs itinérants aux États-Unis. À titre d'exemple, en juillet 1865, le *Lowell Daily Citizen and News* annonce les conférences d'un professeur Wickes sur « the prevention and cure of all diseases of body and mind by a new and living way, without drugs or pain [...] by phreno-medical test examination »²⁸. Nous ne pouvons ignorer non plus toute cette gamme de soignants aux pouvoirs spéciaux comme ce docteur O. Fitzgerald qui se définit comme « clairvoyant et médecin »; ou encore cette Miss Appleton qui se réclame des mêmes pouvoirs²⁹. Enfin, il est un dernier groupe de guérisseurs se réclamant de la médecine dite indienne. Celle-ci jouira d'une grande popularité dans la seconde moitié du XIX^e siècle³⁰.

entre 1860 et 1880, les quotidiens de Lowell rapporteront régulièrement les ovariectomies des docteurs W. Burnham et de Gilman Kimball; voir par exemple le *Lowell Daily Citizen and News*, 12 septembre 1866, 8 avril 1870, 24 mars 1868, 11 août 1868, 24 septembre 1868, 24 novembre 1868, 29 mars 1871 et 8 avril 1870. Quant au docteur Gilman Kimball, il a pratiqué 121 ovariectomies entre 1855 et 1871, avec un succès de 66,1 p. 100. Voir Green, « A Sketch of Obstetrics and Gynaecology in America », p. 828. Cette opération avait été pratiquée avec succès pour la première fois aux États-Unis en 1808. Voir Duffy, *The Healers*, p. 135-136.

28 Ce phrénologue avait de son art une notion assez élastique pour lui permettre d'embrasser des sujets aussi variés que susceptibles d'attirer le public : « True Life and Pure Love », « When to Marry », « Maternity and Parentage » ou encore « Females Diseases and how to Cure them ». Selon ce journal, ces conférences étaient fort courues. *Lowell Daily Citizen and News*, 8, 15 et 17 juillet 1865. Mais tous ne sont pas dupes. Les ouvrières de Lowell racontent qu'elles étaient parfois importunées durant la soirée, pendant leurs rares heures de repos, par la visite d'un « impudent charlatan, calling himself a practical phrenologist [who] intrudes upon us with the assurance that he can tell us what we are and even better than we know ourselves ». Voir Anonyme, « Editorial. Home in a Boarding-house », dans Benta Eisler, ed., *The Lowell Offering: Writings by the New England Mill Women, 1841-1845*, New York, Harper Colophon Books, 1890.

29 *Lowell Daily Citizen and News*, 7 septembre 1871 et 11 décembre 1872. O. Fitzgerald eut certainement du succès puisqu'on le voit régulièrement réapparaître à Lowell tous les ans jusqu'en 1883.

30 En septembre 1865, un docteur Wilson (de New York) annonce sa venue à Lowell et assure la population qu'il n'utilise que des remèdes en usage chez les Amérindiens. *Lowell Daily Citizen and News*, 27 septembre 1865. Une foule de guérisseurs offrent leurs services sous cette étiquette, comme cette Madame Du Boyce, « Indian Physician » qui donne ses consultations à l'hôtel American House en mai 1866. *Lowell Daily Citizen and News*, 11 mai 1866. Voir également dans la presse franco-américaine, *L'Étoile*, 13 mars 1890.

Les médecins de Lowell ne constituent pas une catégorie professionnelle homogène. Cette brève étude des membres de la profession médicale de Lowell durant la seconde moitié du XIX^e siècle permet de voir d'importantes différences quant à l'origine, la formation, les allégeances, le niveau de vie et l'activité scientifique des médecins. Le trait dominant de l'histoire de la profession médicale américaine de cette époque est certainement l'émergence de nouvelles allégeances médicales puis leur quasi disparition au profit de la médecine allopathique ou orthodoxe. En effet, tous les nouveaux secteurs du monde médical pendant le dernier tiers du XIX^e siècle (hôpitaux, dispensaires, bureaux de santé, ainsi que de nombreuses institutions politiques comme les commissions scolaires et les conseils municipaux, et les nouveaux champs d'exercice de la médecine comme la médecine légale et l'examen médical dans les compagnies d'assurances) seront investis par les allopathes pour devenir au siècle suivant un quasi monopole.

